

Le garçon qui voulait devenir
un Être Humain
Jørn Riel



Gaïa

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain

Jørn Riel

Traduit du danois par Susanne Juul et Bernard Saint Bonnet

En Islande, autour de l'an mil. Leiv, un jeune viking dont le père a été assassiné, est farouchement déterminé à laver ce meurtre dans le sang. Il embarque clandestinement à bord d'un drakkar en partance pour le Groenland, désert de glace peuplé par les Inuit.

« *Le charme du Garçon qui voulait devenir un Être Humain, et l'émotion qu'il fait naître, tiennent au regard que l'auteur porte sur ses personnages, fait d'humour et de sagesse.* »

Nathalie Levisalles, *Libération*

« *Un vrai bonheur.* »

Fabrice Lanfranchi, *Zurban*

Jørn Riel est né au Danemark en 1931. Parti en expédition au Groenland en 1950, il y a vécu 16 ans. Du fatras des glaces et des aurores boréales, il rapportera une bonne vingtaine d'ouvrages, dédiés pour une part à sa petite-fille groenlandaise, et pour l'autre à Paul-Émile Victor qu'il a côtoyé sur l'île d'Ella. Jørn Riel vit aujourd'hui en Malaisie.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Le garçon qui voulait devenir
un Être Humain

du même auteur chez le même éditeur

les racontars arctiques

- La vierge froide et autres racontars (1993)
- Un safari arctique et autres racontars (1994)
- La passion secrète de Fjordur et autres racontars (1994)
- Un curé d'enfer et autres racontars (1996)
- Le voyage à Nanga, un racontar exceptionnellement long (1997)
- Un gros bobard et autres racontars (1999)
- Le canon de Lasselille et autres racontars (2001)
- Les ballades de Haldur et autres racontars (2004)
- La circulaire et autres racontars (2006)
- Le naufrage de la *Vésle Mari* et autres racontars (2009)

compilations de *racontars arctiques*

- Le Roi Oscar (2004)
- Une épopée littéraire (2006)

trilogie *La maison de mes pères*

- 1) Un récit qui donne un beau visage (1995)
- 2) Le piège à renards du Seigneur (1995)
- 3) La fête du premier de tout (1995)

cycle *Le chant pour celui qui désire vivre*

- Heq (1995)
- Arluk (1996)
- Soré (1997)

Le jour avant le lendemain (1998)

La maison des célibataires (1999)

La faille (2000)

trilogie *Le garçon qui voulait devenir un Être Humain* (2002)

Livre I – Le naufrage

Livre II – Leiv, Narua et Apuluk

Livre III – ... et Sølvi

En livre-cd, interprété par Dominique Pinon :

Le Roi Oscar et autres racontars (2008)

La maison des célibataires (2009)

du même auteur chez d'autres éditeurs

Pani, la petite fille du Groenland (Le Livre de Poche Jeunesse)

Le garçon qui voulait devenir un Être Humain (Sarbacane)

Le jour avant le lendemain (Sarbacane)

La vierge froide et autres racontars (Sarbacane)

La plupart des ouvrages de Jørn Riel sont également disponibles en poche aux éditions 10/18.

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre d'Information sur la Littérature Danoise, Copenhague, et réalisé en partenariat avec le Centre national du Livre, Paris.

Jørn Riel

LE GARÇON QUI VOULAIT
DEVENIR UN ÊTRE HUMAIN

*traduit du danois par Susanne Juul
et Bernard Saint Bonnet*

roman

GAÏA ÉDITIONS

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition en trois volumes.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

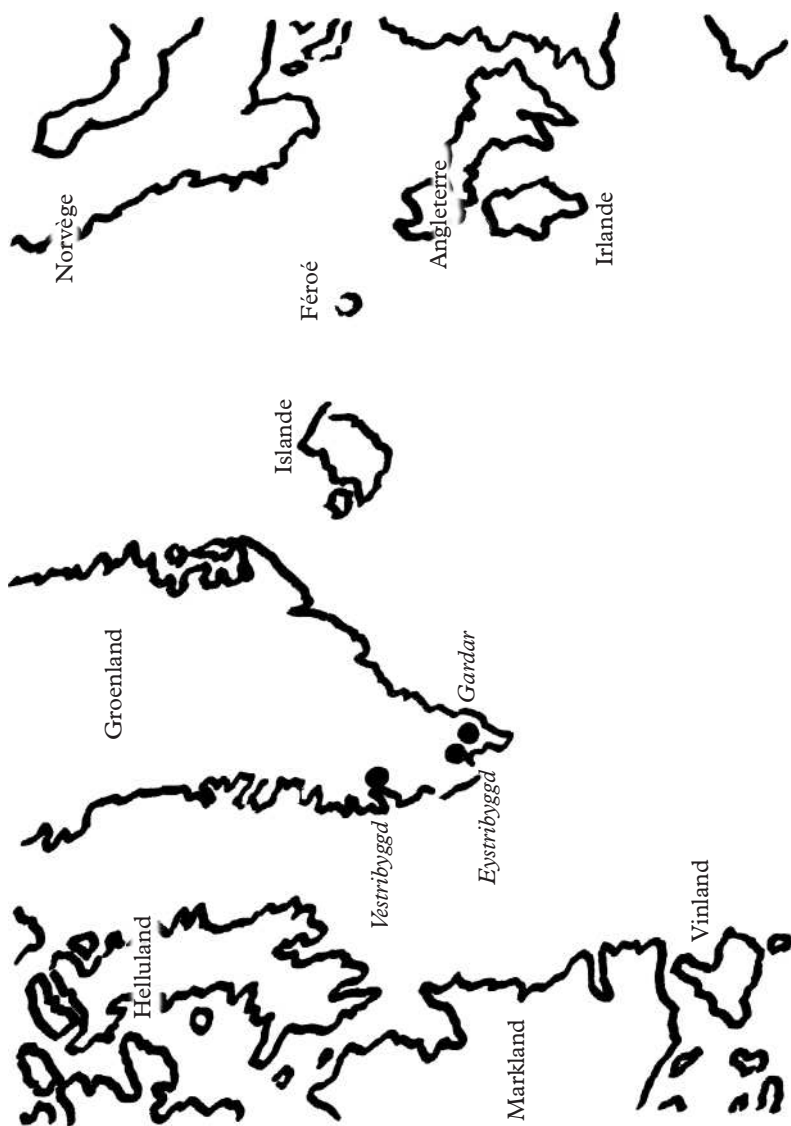
Titre original :
Drengen som ville være menneske

Illustration de couverture :
Christel Espié, extrait de l'album *Le garçon qui voulait devenir un Être Humain* © Sarbacane, 2007

© Frise inuit reproduite avec la gracieuse autorisation du Fonds
Ethnographique du Musée National de Danemark

© Michel Gertou pour la vignette viking

© Jørn Riel, 1979
© Gaïa Éditions, 2002, pour la traduction française
© Gaïa Éditions, nouvelle édition, 2009
ISBN 13 : 978-2-84720-386-8



Livre I – LE NAUFRAGE



Un meurtre en Islande

... où Leiv, le facétieux, le farceur, la vraie petite peste de la ferme, cesse de rire et mûrit tout à coup...

Leiv Steinursson était en train de rire aux éclats au moment où son père fut assassiné. Et cela n'avait rien d'étrange. Parce qu'à l'instant même de l'assassinat, l'oncle de Leiv, Helge, trébuchait sur une corde que Leiv avait tendue entre le puits et la porte de l'étable et s'étalait la tête la première, en plein dans une bouse de vache encore fumante.

Le rire de Leiv résonnait entre les bâtiments de la ferme, et il fonça sur le toit herbeux de la bergerie où il savait que son oncle ne pourrait pas l'attraper.

Mais le soir venu, quand les valets de Steinur, le père de Leiv, apportèrent la nouvelle de son assassinat, Leiv cessa de rire. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas pleurer, contrairement à ses petits frères et sœurs qui eux pleuraient à chaudes larmes. Il alla se réfugier contre son cheval, Gule, d'abord pour se faire le serment de tuer Thorstein, l'assassin, afin de venger son père, ensuite pour pleurer toutes les larmes de son corps, à en détremper la crinière de Gule.

Pendant des mois, Leiv ne fit aucune mention de son père. Lui, dont les bêtises en avaient jusqu'à présent fait la peste de la ferme, devint bizarrement calme et docile. Sa mère s'en inquiéta, et parla souvent avec l'oncle Helge du changement de comportement de Leiv. Et Helge promit d'emmener le garçon faire un voyage en Norvège l'été suivant.

Mais les choses ne devaient pas se passer ainsi.

Quand Thorstein de Stockanæs, lors du *thing*, l'assemblée des hommes libres, fut condamné à trois ans de bannissement hors d'Islande, Leiv disparut de la ferme.

Thorstein Gunnarsson avait décidé de passer ses trois ans d'exil au Groenland. Il arma trois petits drakkars, embarqua hommes et bêtes et largua les amarres de Gunnarsnæs tôt un matin de juillet. À bord du drakkar de Thorstein se trouvait aussi Leiv. Il s'était caché au milieu des moutons, et c'est seulement une fois les bateaux en pleine mer que Leiv se manifesta en disant qui il était et en défiant Thorstein au combat.

Les hommes de Thorstein, de grands gaillards islandais, toujours partants pour une bonne bagarre, hurlaient de rire devant cette ablette du clan de Steinur qui prétendait affronter Thorstein. Ils regardaient, pliés en deux, le garçon qui, menton en avant, frémissait d'impatience d'en découdre avec ce géant de Thorstein Gunnarsson.

Thorstein leur jeta un regard agacé, et les rires se figèrent sur leurs grosses trognes rougeaudes. Puis Thorstein se tourna vers Leiv.

« Tu es courageux, dit-il, et j'aime bien me battre avec des hommes courageux. Mais je ne peux pas relever ton défi. La paix règne désormais entre nos deux familles, et cela doit continuer ainsi. »

Leiv leva l'épée que son oncle Helge lui avait offerte et qu'il avait baptisée « Fend-la-pierre ».

« Tu as tué mon père, et c'est pourquoi je dois te tuer », dit-il.

« J'ai tué ton père, oui. » Thorstein hocha la tête. « Mais ton père avait tué mon frère et deux de ses valets. Il fallait bien que je me venge. Et maintenant, je paye ce meurtre en m'exilant pour trois ans. »

« Mais il faut quand même que je t'assassine », répondit Leiv.

Thorstein posa la main sur son épée. « Ça m'a l'air raisonnable, dit-il, mais je pense que tu devrais attendre quelques années. Jusqu'au jour où tes bras seront devenus aussi longs que les miens. »

Leiv agrippa le pommeau de « Fend-la-pierre » de ses deux mains et la brandit au-dessus de sa tête. Un des hommes de Thorstein se précipita pour en saisir la lame. Leiv fit rapidement glisser l'épée, dont le fil lacéra les doigts de l'homme.

D'un hurlement, Thorstein arrêta ses hommes au moment où ceux-ci s'apprêtaient à se ruer sur Leiv.

« Laissez-le ! cria-t-il. Il n'a fait que ce que chacun d'entre nous aurait fait. » Puis, s'adressant à Leiv : « Pourquoi t'es-tu glissé à bord de mon bateau ? »

« Parce que je savais que tu ne pourrais pas me fuir une fois que nous serions en mer », répondit Leiv.

Les hommes se remirent à rire. L'idée que Thorstein Gunnarsson puisse fuir Leiv était du plus haut comique. Même Thorstein eut un sourire en coin.

« Oui, pas idiot, ça. Ici je ne peux pas fuir, tu as raison. Et je ne vois pas d'autres solutions que de te garder à bord. Comme ça tu m'auras toujours

sous la main. Et quand tes bras seront devenus aussi longs que les miens, on pourra toujours résoudre notre petit différend. Qu'en penses-tu ? »

Leiv réfléchit longuement. « Combien de temps faut-il compter ? »

« En ce qui concerne tes bras, il faudra encore attendre quelques années. Mais en ce qui concerne notre différend, je pense que ce sera vite réglé. » Thorstein fit un clin d'œil à Leiv.

Leiv prit encore le temps de réfléchir avant de répondre. Bien sûr, il aurait préféré trucider Thorstein sur-le-champ. Ainsi, l'affaire serait réglée et il pourrait retourner chez lui et aider sa mère et l'oncle Helge. Mais d'un autre côté, il aurait peut-être un peu de mal face à ce géant. La tête de Thorstein était solidement vissée, très haut, à un cou qui tenait beaucoup d'un tronc de chêne. Il fallait sûrement une paire de bras très longs et très puissants pour arriver à bout de Thorstein.

« Bon, d'accord », murmura-t-il enfin. Il renvoya son épée.

Thorstein lui tendit la main et Leiv la serra. Un marché était maintenant conclu entre eux, un marché que ni l'un ni l'autre ne pouvait rompre. Thorstein lâcha sa main et posa un bras autour de ses épaules.

« Tu peux aider les hommes sur le pont, dit-il, comme ça t'en profiteras pour faire un bon apprentissage de la mer. »

Leiv hocha la tête. Il leva les yeux et croisa le regard de Thorstein, un regard très bleu, très doux, bordé de nombreuses rides bienveillantes.

« Dommage, pensa-t-il, que Thorstein ait été obligé de tuer mon père et que moi je doive à mon tour le tuer. Mais c'est comme ça qu'on fait chez nous, et je n'y peux rien. »

Narua et Apuluk

... où l'on fait la connaissance de deux enfants inuit, un garçon qui promet d'être bon chasseur, et une fille heureuse d'avoir été épargnée par la famine.

Où l'on apprend aussi que Shinka, leur grand-père, est un fameux conteur...

Elle s'appelait Narua, ce qui veut dire Mouette. Elle n'avait que onze ans et avait toujours eu le rire plus facile que les pleurs. Narua avait deux frères, un petit qui passait encore le plus clair de son temps dans le capuchon de sa mère, et un grand de douze ans qui s'appelait Apuluk.

Il y avait beaucoup d'autres enfants dans l'habitat parce que le groupe était grand, et parce qu'on n'avait pas connu de périodes de famine depuis de nombreuses années. Quand on traversait des périodes de famine, racontait le grand-père paternel de Narua, on avait coutume d'abandonner aux loups et aux renards les nouveau-nés de sexe féminin. On pouvait plus facilement se passer des filles que des garçons qui, eux, grandiraient pour un jour devenir chasseurs.

Narua était heureuse de ne pas avoir été abandonnée aux loups et aux renards. Parce qu'elle aimait la vie. Elle partageait son temps entre les tâches domestiques pour aider sa mère et le jeu. Avant tout, elle aimait jouer avec Apuluk. Mais Apuluk n'avait pas toujours le temps de jouer avec sa petite sœur. Il était maintenant assez grand pour partir de temps en temps à la chasse avec les

hommes. À onze ans, il avait attrapé son premier phoque tout seul, et c'était un signe qui ne trompait pas : il serait bientôt adulte.

Ni Narua ni Apuluk ne savaient qu'ils habitaient la plus grande île du monde. Comme tous les eskimos ils se nommaient eux-mêmes « Inuit », ce qui veut dire Êtres Humains, Hommes, et c'est pourquoi leur pays s'appelait Inuit Nunat, le Pays des Hommes.

Que leur pays fût infiniment grand, ça, ils le savaient. Parce qu'ils étaient toujours en voyage. Les Inuit étaient des nomades, ils se déplaçaient de lieu en lieu sans avoir d'habitation fixe. Ils construisaient des maisons de pierre et de tourbe dans lesquelles ils hibernaient. De grandes maisons chaleureuses qui abritaient chacune plusieurs familles.

En voyage pendant l'hiver, ils se construisaient des igloos, tout ronds, en neige glacée, assez solides pour que l'on puisse passer par-dessus avec un traîneau lourdement chargé. Et l'été, les Inuit s'installaient sous des tentes en peau de phoque.

Le grand-père paternel de Narua et Apuluk s'appelait Shinka. C'était un grand conteur du fait qu'il avait une mémoire bien meilleure que le commun des mortels. L'hiver, quand il faisait nuit pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il était parfois difficile de passer le temps. Alors, Shinka se mettait à conter des histoires. L'histoire de l'homme de la lune, Kilaq, et de la bête Kilivpak qui était plus

grande qu'un ours et qui avait une drôle de particularité : quand on l'avait attrapée et qu'on avait mangé sa viande, une chair nouvelle poussait sur les os rongés.

Shinka connaissait quantité d'histoires incroyables, et ne racontait jamais la même deux fois, à moins qu'on ne le lui demande. Il tenait toutes ces histoires de son père, qui lui-même les tenait du sien, et les enfants comprenaient qu'elles étaient aussi vieilles que le peuple inuit.

Quand Shinka parlait des gigantesques habitants de l'intérieur du pays, qui étaient deux fois plus grands que des gens ordinaires et qui faisaient cuire dans de grosses marmites les Inuit qu'ils avaient attrapés, les enfants frissonnaient.

Et ils avaient toujours un peu peur de pénétrer trop loin dans les vallées pour leur cueillette de baies. Ils préféraient se tenir à bonne distance de la grande glace éternelle, l'inlandsis, qui s'élevait comme l'échine d'un géant derrière les montagnes de l'avant-pays.

Quand Shinka racontait quelque chose de particulièrement effrayant, les enfants se cachaient derrière leur père en posant leur front contre son dos. Alors, ils se sentaient en sécurité, parce que rien n'est aussi fort et invincible qu'un père.

Les enfants étaient toujours en voyage avec leur famille. Et ils aimaient voyager. Peut-être simplement parce qu'ils n'avaient jamais vécu autrement. Le voyage représentait une sorte de sécurité pour eux, comme c'est pour nous rassurant d'avoir une

maison. Ils se déplaçaient de lieu en lieu, de fjord en fjord, et ainsi le voyage devenait leur foyer. La sécurité, ils la trouvaient auprès de leurs père et mère, de leurs frères et sœurs et de tous leurs autres parents. Ils dormaient ensemble, mangeaient ensemble et étaient, tout le temps, ensemble.

Les enfants n'avaient aucune notion du temps. Ils dormaient quand ils étaient fatigués, jouaient souvent dehors en pleine nuit, mangeaient quand ils avaient faim, et travaillaient quand ils en avaient envie. C'est peut-être pour cette raison que les enfants inuit grandissaient et devenaient des Êtres Humains joyeux et heureux de vivre.